

Et si l'Évangile selon Marc avait été écrit par une femme ?

Pasteur protestant et spécialiste du Nouveau Testament, François Vouga éclaire sous un jour nouveau le premier des quatre évangiles, en émettant l'hypothèse que son auteur serait une femme. Propos recueillis par [Youness Bousenna](#)

https://www.lemonde.fr/le-monde-des-religions/article/2021/05/13/et-si-l-evangile-selon-marc-avait-ete-ecrit-par-une-femme_6080075_6038514.html



Guérison de la femme hémorroïsse, catacombes de Rome. WIKIPEDIA

Entretien. François Vouga, professeur de théologie spécialiste du Nouveau Testament aux universités de Wuppertal et de Bielefeld (Allemagne), aime prendre les textes bibliques de biais. Dans *Moi, Paul !* (Bayard, 2005), il imaginait déjà une confession de l'apôtre ; puis, dans *Évangile et vie quotidienne* (Labor et Fides, 2006), il revisitait le Nouveau Testament afin d'en montrer la portée concrète pour nos contemporains.

C'est, en quelque sorte, un mélange de ces deux intentions qui constitue son dernier ouvrage, *L'Évangile d'une femme. Une lecture de l'Évangile de Marc* (écrit avec la pasteur Carmen Burkhalter), essai littéraire singulier dans lequel ce pasteur protestant tente de se mettre dans la peau de l'autrice possible de l'Évangile selon Marc.

Un essai littéraire relatant l'écriture de l'Évangile selon Marc, qui aurait été une femme : comment est né ce projet original ?

François Vouga. L'idée que l'Évangile de Marc ait été écrit par une femme m'est venue il y a plusieurs années, en raison du constat de la place particulière que les femmes y occupent. Il y a d'abord le fait que ce sont les femmes qui relaient les « apprentis », les disciples, et accompagnent Jésus dans le récit de la Passion et de la mort. Par rapport aux trois autres Évangiles, le texte de Marc est par ailleurs le seul à évoquer le cheminement intérieur, précisément, de plusieurs femmes.

Mais c'est un hasard qui m'a conduit à concrétiser ce projet : alors que je voulais écrire un livre sur la théologie du premier Evangile, les interventions de Carmen Burkhalter dans un groupe de réflexion en Suisse romande, que l'on retrouve dans les interludes de l'ouvrage, ont contribué à en faire évoluer la forme – le livre émane donc de nos échanges.

L'idée d'une fiction littéraire m'a paru intéressante, car elle permet d'interroger la logique qui sous-tend la construction du récit, que l'exégèse, en prenant le texte comme un donné, ne questionne jamais. J'ai donc imaginé que son autrice était une femme mariée, mère de deux enfants et, comme l'Evangile semble être né dans un milieu non juif entre Jérusalem et Rome, j'ai opté pour Syracuse.

Pourquoi tenez-vous à aborder cet Évangile comme un texte littéraire, et même poétique ?

On réduit parfois les Evangiles à des relations de faits, ce qui crée d'ailleurs des difficultés dans la manière dont ils sont reçus. Je me suis aperçu que ces débats, notamment sur le sens des récits de miracles, pouvaient être abordés de façon beaucoup plus simple si l'on appréhendait ces écrits comme des constructions littéraires. Il m'a semblé qu'une telle démarche était en particulier importante pour le premier des Evangiles sur le plan chronologique, celui de Marc, rédigé quatre décennies après la mort de Jésus.

« L'Evangile de Marc est révolutionnaire par le fait même d'exister : tout à coup, quelqu'un a eu l'idée de composer une histoire du cheminement de Jésus »

Mon livre est écrit sur le modèle de mon ouvrage *Moi, Paul !*, une confession autobiographique de saint Paul, dans une démarche qui me paraît pertinente du point de vue scientifique, car elle permet d'éclairer les textes par un autre biais et ainsi de poser de nouvelles questions : comment expliquer la logique de leur construction et les choix narratifs ? Pourquoi l'Evangile de Marc omet-il les grandes paraboles développées chez Matthieu et Luc ?

En quoi l'Évangile selon Marc marque-t-il une révolution ?

Il est révolutionnaire par le fait même d'exister : tout à coup, quelqu'un a eu l'idée, vers 70, de composer une histoire du cheminement de Jésus. Ecrire un récit littéraire continu présuppose une quantité de décisions qui n'existent pas si l'on se contente de transmettre des traditions, que ce soit à l'oral ou à l'écrit.

Un récit réclame, en effet, un début, un milieu et une fin, soit une logique décidée par l'auteur. Ensuite, le choix des matériaux constitue une autre dimension inédite : par exemple, la décision de ne pas exploiter les récits de miracles pour illustrer la grandeur de Jésus, comme le voudrait le genre littéraire, mais pour inciter le lecteur à avoir le courage de tenter l'impossible – c'est du moins ce que j'essaie de démontrer.

Quels éléments rendent plausible l'hypothèse selon laquelle Marc serait une femme ?

Les philologues ont identifié une période, dans le monde méditerranéen du I^{er} siècle de notre ère, où une activité littéraire féminine est attestée. Un livre de *L'Art d'aimer* d'Ovide destiné aux femmes, l'apparition d'une littérature féminine, des vases représentant des femmes en train de lire et d'écrire témoignent de cette réalité nouvelle, qui offre une lucarne de plausibilité à cette hypothèse. Celle-ci ne serait pensable ni au siècle d'avant ni à celui d'après

– ce qui expliquerait le choix d'un nom masculin, Marc, pour rendre le récit plus crédible lors de sa réception.

Ensuite, la construction très particulière de cet Évangile n'exclut pas cette possibilité : alors que Jésus est suivi par des disciples masculins jusqu'à la Passion, ce sont ensuite des femmes qui l'accompagnent dans les moments cruciaux de sa mort et de sa résurrection.

« Les philologues ont identifié une période, dans le monde méditerranéen du 1^{er} siècle de notre ère, où une activité littéraire féminine est attestée »

Il y a aussi le fait que cet Évangile est le seul à s'intéresser aux réflexions intérieures des femmes et comporte même deux récits de guérison gynécologique – celui de la femme perdant son sang et celui de la libération d'une fille de 12 ans qui devient femme –, relatés en Marc 5, 21-43. Ainsi, la femme hémorroïsse entend seulement parler de Jésus, et c'est son monologue intérieur qui la conduit à aller toucher ses vêtements pour guérir. On ne rencontre rien de semblable dans les rôles masculins.

Je n'ai donc pas de preuve définitive, mais ces éléments constituent un faisceau d'indices ouvrant la possibilité d'attribuer l'écriture de cet Évangile à une femme – une hypothèse examinée par mes doctorants de la faculté de théologie de Bielefeld qui, initialement surpris, ont fini par en être convaincus.

Quelles lignes de force de cet Évangile votre relecture permet-elle de mettre en valeur ?

L'intérêt premier de mon essai est théologique, car il pose l'enjeu de la pertinence du christianisme en posant une question aussi capitale qu'actuelle : peut-on lire l'Évangile sans partir de la métaphysique ? Autrement dit : faut-il préalablement croire en Dieu pour pouvoir lire la provocation libératrice de l'Évangile ? Ma réponse est non, car l'Évangile de Marc se joue entre personnes humaines et constitue, avant tout, un appel à la confiance.

Le Dieu de Marc intervient comme une force de confiance qui se situe à l'horizon de la pensée et de l'action. Cette lecture littéraire permet ainsi de sortir l'Évangile du seul contexte religieux et répond aux questions rencontrées par beaucoup de contemporains, qui ne veulent pas partir de représentations croyantes, mais s'interrogent sur le sens de la vie ou la façon de trouver la beauté dans leur quotidien.

La femme évangéliste que vous imaginez commence sa confession par le mot « reconnaissance ». Pourquoi avoir choisi cette valeur comme porte d'entrée de votre essai ?

L'essentiel du message évangélique tient, à mon sens, dans l'affirmation d'une reconnaissance inconditionnelle que Paul appelle « *grâce* ». Blaise Pascal distingue, dans un célèbre passage des *Pensées*, la personne, le moi, de ses qualités : c'est précisément la reconnaissance de l'être au-delà des « qualités empruntées » que prône l'Évangile. Je pense que la beauté de la vie tient à cette gratuité et qu'on l'escamote si l'on commence par affirmer des droits. Nous sommes d'abord là par ce qui nous est donné, et c'est, de ce fait, un réseau de confiance et de reconnaissance qui nous constitue.

Justement, vous faites de la confiance le pilier de votre relecture de l'Évangile selon Marc. En quoi est-elle capitale ?

Le christianisme ne se définit pas comme une religion, mais comme une foi. Cependant, si vous posez la foi comme thème central, la question de son contenu survient immédiatement. Or, je crois que l'Évangile de Marc ne pose pas la question du contenu, mais d'abord de l'attitude, dont la notion de confiance constitue la substance. C'est cette valeur que met en évidence la guérison du paralytique (Marc 2, 1-12) : a-t-il ou non assez confiance pour se lever ?

La confiance est ce qui permet d'imaginer l'inimaginable. Comme le premier mot de cet Évangile, « commencement » : poser qu'un commencement est possible au milieu d'une vie, au milieu de l'histoire, je trouve cela complètement fou. C'est pour cette raison que j'ai adopté le terme de confiance, qui émerge comme une réponse à cet événement initial.

Vous soulignez également la passivité de Jésus dans cet Évangile...

On constate, en effet, que Jésus réalise très peu de choses : son rôle est d'abord de donner aux autres l'idée et l'imagination de faire. La femme qui perd du sang entend seulement parler de lui, et c'est par la confiance qu'il lui inspire qu'elle passe d'un statut de victime à celui de sujet agissant, pour aller toucher ses vêtements et obtenir la guérison. Sa présence bouleverse le regard sur nous-mêmes et le monde, d'où l'importance des verbes de vision chez Marc.

« Cette notion de vie intérieure impulsée par Marc se développera ensuite tout au long de l'histoire occidentale »

Quant aux actions de Jésus, en particulier les exorcismes (Marc 1, 29-34), elles sont passionnantes : ces guérisons ne sont pas racontées comme une lutte entre les démons et lui, mais comme un dialogue de Jésus avec ceux qui font l'objet de ces possessions, et se trouvent de ce fait en situation de dépendance. Le propre des exorcismes dans l'Évangile de Marc tient donc à ce dialogue thérapeutique entre Jésus et le possédé, qui deviennent ainsi des récits de thérapie de personnes victimes d'addictions, ce que montre, par exemple, l'épisode du possédé de Gérasa (Marc 5, 1-20).

Cette relecture littéraire du récit de Marc ne montre-t-elle pas, finalement, que sa plus grande découverte est celle de la vie intérieure ?

J'y souscris très volontiers : cette attention à la vie intérieure est nouvelle. Le terme d'âme, qui joue un rôle important chez Marc ainsi que chez Matthieu, fait écho à une nouveauté introduite juste avant par Paul : la conscience de l'individu dans le fait qu'il dispose d'une histoire spirituelle propre.

Cette notion de vie intérieure se développera ensuite tout au long de l'histoire occidentale, jusqu'à devenir un sujet critique à notre époque où le consumérisme semble laisser peu de place à cet épanouissement intérieur. L'Évangile de Marc porte en cela un message qu'il faut savoir écouter, car de plus en plus de personnes sont de nos jours à la recherche d'un ressourcement intérieur dans la conscience d'eux-mêmes et de leur vie.

L'Évangile d'une femme. Une lecture de l'Évangile de Marc, de François Vouga et Carmen Burkhalter (Bayard, 240 p., 18,90 €).